

CHAP. IV.

Triomphe des conservateurs.

Coup d'Etat de Comonfort — Plan de Tacubaya — Prise de l'hospicio de pobres et de l'Acordada — Entrée à Mexico de l'armée conservatrice — Reddition de Toluca — Bataille de Salamanca — Capitulation de Romita — Emprisonnement de Juarez et de son ministère — Dangers qu'ils courent — Zacatecas — Mort de Manero — Mort d'Osollo — Son testament — Bataille de Carretas — D'Atenquique — Prise de S. Louis-Potosi par Vidaurri — d'Ahuatlulco — Attaque de Mexico par Blanco — Il est battu à Huichilac — Mariage de Miramon — Déroute de Casanova à Cuevitas — Prise de Guadalajara — Supplice des colonels Pielago et Monayo — Assassinat de Blancarte — Miramon reprend Guadalajara — Bataille de Tonila — Pronunciamiento de Mexico par Robles — Nomination de Miramon à la Présidence par les chefs prononcés — Il y renonce — Décret de Zuloaga le nommant président substitut de la République.

En décembre 1857 M. Comonfort président de la République luttait contre l'influence des deux grands partis qui divisaient le Mexique et il se montrait au-dessous de la tâche que sa haute situation lui imposait.

Voulant tour-à-tour satisfaire les deux camps, il s'aliéna les sympathies de l'un et de l'autre. Les libéraux jugeaient qu'il penchait trop ouvertement du côté des conservateurs et les conservateurs se plaignaient amèrement des gages qu'il donnait aux libéraux. Si les deux partis jugeaient différemment

les sentiments politiques du président, ils s'accordaient pour reconnaître la versatilité de son caractère, la perfidie de quelques uns de ses actes et son insuffisance à remplir les devoirs de sa charge.

Après avoir penché tantôt vers un parti, tantôt vers l'autre, Comonfort sur le conseil de son ministre des finances, Manuel Payno, prit une résolution extrême aboutissant à un coup d'Etat.

Il s'agissait de convoquer une assemblée constituante où se trouveraient représentés tous les partis. Cette assemblée annulerait d'abord la constitution de 1857 et la modifierait ensuite dans un sens conservateur.

On devait également procéder à la rédaction d'un concordat qui réglerait définitivement les rapports de l'État et du clergé.

Ce plan fut secondé par M. Juan José Baz, gouverneur du district, qui se rendit immédiatement à Vera-Cruz afin de solliciter du gouverneur de cet État, M. Manuel Gutierrez Zamora, son adhésion au projet du président.

Le général Félix Zuloaga était ami et même *compadre*¹ à Comonfort. A la tête de 3000 hommes bien disciplinés il devait exécuter le *pronunciamiento*. Son quartier général se trouvait en proximité de la ville à Tacubaya, et c'est au nom du plan de Tacubaya que Comonfort fit dissoudre le congrès.

M. Benito Juarez, président de la cour suprême de justice, qualifia de trahison l'acte de Comonfort, il protesta et déclara qu'il assumait le pouvoir en sa qualité de vice-président de la République. Comonfort le fit emprisonner dans le palais même du gouvernement.

Le 11 janvier 1858 le général Parra se souleva à Santo-Domingo au cri de *Religion y fueros*; et Comonfort voyant que ses projets, attaqués dans la capitale, n'étaient pas mieux accueillis dans les provinces, se jeta dans les bras du parti libéral.

¹ Parrain de baptême de son fils.

Le général Zuloaga ne voulut pas le suivre dans cette voie et se joignit à Parra; Miramon et Osollo, qui à la tête de quelques partisans combattaient dans l'intérieur du pays, furent appelés à Mexico. Anselmo de la Portilla décrit ainsi qu'il suit leur entrée à la capitale.

Dans une de ces journées deux jeunes chevaliers au brillant aspect traversèrent au galop les rues de la ville, le pistolet au poing; ils passèrent près des lignes du gouvernement et ils s'arrêtèrent au couvent de Santo-Domingo pour se transporter ensuite à la Ciudadela. La foule les suivait et les acclamait et sur toute la ligne des *pronunciados* les cloches sonnèrent à toute volée en signe de réjouissance. Cette allégresse était justifiée, car les nouveaux arrivés étaient Osollo et Miramon, les plus vaillants champions de la révolution conservatrice.

Les *pronunciados* au nombre de 4,000 occupaient la citadelle et les couvents de Santo-Domingo et Saint Agustin; le gouvernement occupait les autres hauts de la ville avec 5000 hommes environ et il fit élever des barricades dans les rues en même temps que le colonel d'artillerie M. Manuel Balleontin fortifiait l'*Acordada* et l'*hospicio de pobres* situés à proximité de la citadelle. M. Comonfort avait rendu la liberté à Juarez. Le parti libéral lui prêta son appui, car ce n'était plus le président, mais le pouvoir du parti libéral qui était en jeu.

Avant d'ouvrir les hostilités, le Président voulut gagner les deux officiers Miramon et Osollo qui jouissaient déjà d'une grande renommée. Une commission composée de M. le licencié José Maria Lacunsa, Manuel Siliceo et Manuel Payno, s'adressa à eux afin de chercher à les attirer dans le camp libéral. On alla jusqu'à leur promettre le grade de général de brigade et un commandement dans l'armée active.

Les colonels Miramon et Osollo reçurent les délégués de Comonfort, mais ce ne fut que pour affirmer en leur présence les prin-

cipes conservateurs dont ils défendaient si vaillamment la cause. La lutte ne tarda pas à s'engager.

Miramon avec 1500 hommes sous ses ordres dirigea le feu de son artillerie sur l'*Acordada* et l'*hospicio de pobres*, et après une canonnade de deux heures ayant réussi à ouvrir une brèche dans un des côtés de l'hospice, il s'y précipita à la tête de ses soldats sous une grêle de balles.

Un terrible combat s'engagea corps à corps dans les cours et les escaliers de l'hospice, et Miramon ne s'en rendit maître qu'en éprouvant des pertes sensibles. Par un hasard miraculeux il sortit sain et sauf de cette sanglante bagarre.

Maître de l'hospice, il attaqua l'*Acordada* où luttait vaillamment le colonel Osollo contre Balleontin et il put s'en emparer tout en réussissant à empêcher la fuite des nombreux prisonniers pour délit de droit commun qui s'y trouvaient renfermés et qui auraient pu mettre à profit le désordre qui régnait à ce moment dans la ville pour la mettre au pillage.

Le chef de la police, M. Porfirio Garcia de Leon, voulut secourir la *Acordada*; mais Osollo s'étant porté au-devant de lui le battit en retraite avec une précipitation qui produisit une terreur panique dans les rangs de ses soldats.

La nuit était venue et les troupes du gouvernement la mirent à profit pour abandonner la ville. Le 21 janvier M. Comonfort prenait le chemin de Vera-Cruz, où il arriva sans encombre, grâce à la protection que lui accorda Osollo. A Vera-Cruz, Comonfort s'embarqua pour la Nouvelle-Orléans.

Une assemblée de notables se réunit le 22 janvier à Mexico et elle accorda le titre de président de la République au général Felix Zuloaga, qui prit possession de ce poste dans la journée même et dont le premier acte fut de nommer un ministère composé d'hommes politiques notoirement conservateurs.

L'entrée triomphale de l'armée victorieuse dans la ville de Mexico eut lieu le jour suivant au milieu d'un enthousiasme général.

Les principes religieux, qui depuis des siècles et malgré l'indépendance formaient exclusivement le fond de l'éducation de toutes les classes de la société, n'avaient pu être déracinés en quelques années par les violentes attaques des libéraux. Les femmes surtout, passionnément attachées aux pratiques religieuses, firent un accueil enthousiaste à l'armée libératrice. Les fenêtres et les balcons étaient couverts de draperies comme aux jours des grandes solennités religieuses et les fleurs pleuvaient sous les pas des vainqueurs. Ce n'était sur le passage des troupes que des transports de joie et cris d'allégresse.

La jeunesse des deux chefs conservateurs Osollo et Miramon, leur valeur incontestable, leurs brillantes campagnes, les actes de courage et de témérité dont ils se montraient prodiges, les coups de main audacieux dans une guerre de surprises fertile en incidents de toute sorte, les avaient rendus justement populaires dans l'esprit d'un peuple naturellement ardent et amoureux d'aventures. Ils furent les héros de cette journée et les acclamations qui s'élevaient jusqu'aux triomphateurs portaient non seulement du peuple mais encore des classes élevées de la société. Quelques dames allèrent jusqu'à jeter leurs mantilles sous les pieds du cheval d'Osollo, et le brillant colonel abandonnant un instant sa monture ramassa lui-même les précieux gages d'enthousiasme pour les remettre à leurs charmantes propriétaires.

Osollo avait 28 ans, il était de haute taille et blond. Il avait perdu le bras droit à la bataille de la Magdalena.

Son instruction militaire était très étendue et maintes fois il fit preuve d'un caractère franc et généreux. Il fut toujours un des plus fermes appuis du parti conservateur.

Miramon n'était âgé alors que de 25 ans; il était de taille moyenne, brun; ses yeux noirs étaient remarquablement grands, et bien qu'il fût d'un caractère froid et très réservé, il ne recherchait pas moins la société des femmes auprès desquelles il se montrait empressé et galant. Malgré sa jeunesse il avait

conquis tous les grades sur le champ de bataille, et dans ses combats il avait montré la fertilité de son esprit en expédients de tout genre et son aptitude innée pour l'art de la guerre. Osollo avait pour lui une grande amitié et estimait hautement ses qualités militaires. Il en donna ce jour même une preuve frappante. Le président Zuloaga l'ayant élevé au grade de général de brigade, il demanda de partager cette faveur avec Miramon, qui appelé au palais reçut également cette haute distinction.

Ici se place un incident qui a trait à la vie intime de Miramon, mais que nous ne saurions passer sous silence. Trois ans auparavant, Miguel Miramon, séduit par la beauté d'une jeune fille appartenant à une famille qui habitait la capitale, s'était montré fort assidu auprès d'elle et lui avait fait part de ses projets de mariage; mais la jeune fille, en riant, lui avait dit, après avoir considéré le visage imberbe du jeune officier: " Vous repasserez quand vous serez général.

Ces mots s'étaient gravés dans l'esprit de Miramon, et quelques instants après avoir été promu au grade de général de brigade, il sortait du palais et se dirigeait vers la maison qu'habitait M^{lle} Concepción Lombardo — c'était le nom de la jeune fille — et lui rappelant leur dernière entrevue il jetait à ses pieds la *faja* (bande), insigne du grade qu'il portait. La jeune fille surprise hésitait, mais sur les instances du général Osollo qui vint le soir même appuyer la demande de son jeune compagnon d'armes, il fut décidé que les jeunes fiancés s'uniraient à la fin de la campagne que Miramon devait entreprendre immédiatement dans l'intérieur du pays pour compléter et consolider la victoire des conservateurs.

Le lendemain Miramon partait à la tête de 1500 hommes se rendant à Toluca où commandait le général D. Antonio Ramirez, dont les troupes abandonnant leur chef embrassèrent la cause conservatrice.

Miramon revint à Mexico pour repartir presque aussitôt à

la tête de la seconde division et attaquer les libéraux qui s'étaient concentrés dans les États de Queretaro et de Guanajuato.

Le général Louis Osollo avait le commandement en chef, mais sa mauvaise santé ne lui permit de rejoindre Miramon qu'à Queretaro. De là ils marchèrent contre les troupes libérales qui étaient campées dans la plaine de Salamanca. Elles étaient commandées par le général D. Anastasio Parodi, officier instruit, qui s'était distingué dans de nombreuses rencontres avec les conservateurs.

Salamanca est une ville de 16,000 habitants, située dans une plaine à 80 lieues au nord-ouest de Mexico et à 25 au sud de Guanajuato. Sur sa droite s'élèvent des collines qui sont les contre-forts des montagnes au pied desquelles s'élève Guanajuato. (Voir carte N° 4).

Parodi prit Salamanca pour base de ses opérations, il y plaça ses réserves; quant à lui, comme nous l'avons dit, il disposa ses troupes dans la plaine au sud de la ville, comptant un effectif d'environ 6200 hommes et 24 pièces d'artillerie.

L'armée conservatrice s'avancait par la route qui conduit de Celaya à Salamanca et bientôt la guerrilla de Francisco Rocha qui formait l'avant-garde arriva en présence de l'ennemi.

Les troupes de Parodi formaient un carré dont un des sommets s'appuyait sur Salamanca. Un des côtés de ce carré, faisant face aux collines, était commandé par Huerta; un autre qui barrait la route de Celaya avait à sa tête Doblado, et les deux autres qui s'appuyaient sur Salamanca étaient dirigés par le général Parodi.

Osollo, à la tête de 5200 hommes et 24 bouches à feu, divisa ses forces en trois colonnes: Miramon commandant celle du centre, le général Manero la gauche et le général Francisco Casanova la droite. La cavalerie en réserve sous les ordres du général Mejia occupait l'arrière-garde.

L'action s'engagea sur toute la ligne: Miramon attaqua le

front de Doblado, Manero la droite de Parodi et Casanova occupa les collines de face à Huerta. Les troupes libérales ayant tout intérêt à déloger Casanova des hauteurs dont il s'était emparé, l'attaquèrent avec une extrême vigueur et faillirent le rejeter dans la plaine. Miramon voyant le danger qui menaçait la droite, sans interrompre son attaque, donna ordre au colonel Solis de courir avec le deuxième bataillon au secours de Casanova.

Solis s'élança vers la hauteur il arrêta les fuyards et l'ordre ayant été rétabli, Casanova put déployer ses troupes sur sa droite en tâchant d'envelopper l'ennemi. Le général Parodi, qui avait vu le désordre des troupes de Casanova et ensuite l'élan des siennes arrêté tout d'un coup par l'arrivée du bataillon de Solis, voulut tenter un coup décisif en ordonnant au colonel José Maria Calderon de charger à la tête de sa cavalerie.

Calderon charge brillamment, mais Osollo voyant s'ébranler la cavalerie ennemie, ordonne à Mejia de contourner au galop les collines, et de la prendre par son flanc gauche.

Quelques minutes après les deux cavaleries ennemies se rencontrèrent. Mejia arrête celle de Calderon et un combat terrible et meurtrier s'engage corps à corps. Calderon, blessé à différentes reprises, tombe mortellement frappé, sa cavalerie se débande et au même moment les colonnes de Miramon et de Manero ayant culbuté les troupes qu'ils avaient combattues, se trouvent concentrées en un même point.

L'armée libérale en complète déroute abandonna sur le champ de bataille un grand nombre de morts et de blessés, son artillerie et ses bagages.

L'armée conservatrice eut à déplorer la perte du colonel Solis frappé en se portant au secours de la brigade Casanova. Osollo laissa à la cavalerie le soin de poursuivre les fuyards, et cette victoire fut si décisive que dans les conférences de Romita qui suivirent, Parodi et Doblado déclarèrent abandonner au vainqueur leurs dernières ressources et se retirer à la vie privée.